Extrait d'un volume de notre collection TÀP
http://www.editions-beauchesne.com/index.php?cPath=180

14

Les sources rabbiniques de la critique biblique de Richard Simon

Bien que Richard Simon se fût livré à la polémique avec un enthousiasme redoutable — M. Woodbridge dresse un bilan encore très partiel de ses controverses dans la contribution qui précède —, nous voudrions ici éviter autant que possible de l'imiter. La stratégie la plus efficace serait, il nous semble, d'annoncer dès le début les intérêts polémiques — autrement dit, les applications de la science au choix de valeurs et de postulats — auxquels nos remarques peuvent se prêter. Nous soutiendrions certains d'entre eux, et en déplorerions d'autres, en d'autres occasions. Une fois que ces mises sont déclarées, nous pourrons les écarter et nous consacrer à notre sujet qui est d'établir un petit chapitre dans l'histoire des idées.

Ceux qui se croient encore obligés de mettre en évidence les contributions juives à la culture occidentale pourront maintenant ajouter à leur liste des philosophes et mathématiciens, des musiciens et poètes, des boxeurs et assassins, ... les noms de critiques bibliques ou du moins de protocritiques. Ils pourront se vanter non seulement que leurs ancêtres dotèrent le monde de la Bible, mais encore que leurs rabbins suggérèrent des méthodes pour son analyse et sa déconstruction. Ceci n'est pas une découverte triviale. Un écrivain tel que feu Jean Steinmann, dans son hagiographie discursive de Simon[1], identifie les exégètes et

1. Jean STEINMANN, *Richard Simon et les origines de l'exégèse biblique* (Paris, 1960), *passim*. David Kimhi ne figure dans le texte (d'après l'index) que deux fois, Eliyahu Ashkenasi (sous le nom d'Elie Levita) qu'une fois, et Abraham Ibn Ezra guère plus souvent. Pour Steinmann ce ne sont que des noms mentionnés par Simon, pas des maîtres de pensée puissants.

critiques catholiques timides — c'est ainsi que le P. Auvray les caractérise[2] — qui avaient précédé et, *post hoc*, *propter hoc*, influencé Simon, Alphonse Tostat (1400-1455), Gaspard Sanchez (Sanctius, 1554-1628), les jésuites Benoît Pereyra (Pererius, 1589), Jacques Bonfrère (1625) et Jean Maldonado (publications posthumes, 1609, 1643)[3], tandis qu'il passe sous silence les littératures réformée, notamment Simon Biscop (Episcopius, 1585-1643), et rabbinique que Simon, de son propre aveu, utilisait et admirait. L'*Histoire critique du Vieux Testament* (1678, nous citerons l'édition d'Amsterdam, 1785 sous le sigle *HCVT*) et la *Critique de la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques... publiéz par M. Ellies Du-Pin...* (posthume, Paris, 1730) sont bourrées de renvois et citations d'une bibliographie rabbinique essentiellement limitée à l'exégèse et la grammaire, mais assez profonde dans ces deux domaines. Elle est assez importante pour que Steinmann et Auvray, les derniers à traiter la vie et l'œuvre de Simon[4], eussent dû l'analyser. En fait, c'est la maîtrise de cette littérature qui mettait Simon et son disciple non avoué, Etienne Fourmont[5], à part des autres savants des XVIIe et XVIIIe siècles qui s'occupaient de la Bible : Simon et Fourmont soutenaient que la voie la plus directe et fructueuse vers le sens authentique des textes de l'Ancien Testament passait par la tradition de la lecture juive de la Bible (*i.e.*, celle préservée par la vocalisation tibériade des textes consonantiques, les autres vocalisations n'ayant pas encore été découvertes) et par l'interprétation littéraliste disponible dans la littérature rabbinique. Ils prônaient l'hébreu et leurs écrivains rabbiniques sans trop rappeler que ces derniers représentaient à la fois le tri inadvertant qui résultait de la disponibilité dans les bibliothèques de Paris de textes juifs, soit imprimés, soit manuscrits — en effet, Achille de Harley de Sancy, qui se retira à l'Oratoire de Paris en 1618 après son service comme ambassadeur à la Porte, était un grand collectionneur de livres orientaux, et il apporta avec lui ses acquisitions qui venaient en partie de la bibliothèque d'un juif karaïte d'où, peut-être,

2. Paul AUVRAY, *Richard Simon, 1638-1712. Etude biobibliographique avec des textes inédits* (Paris, 1974), p. 26.

3. Pour une bonne esquisse de l'historique des études critiques de l'Ancien Testament (et pour la bibliographie classique), v. Adolphe LODS, *Histoire de la littérature hébraïque et juive des origines à la ruine de l'Etat juif* (Paris, 1950), pp. 87-92.

4. Ajoutons à la bibliographie qui paraît dans Auvray les récents articles suivants : Jacques LE BRUN, « Sens et portée du retour aux origines dans l'œuvre de Richard Simon », *XVIIe siècle* (avril-juin 1981), pp. 186-197; « Das Entstehen des historischen Kritik in Bereich der religiösen Wissenschaften in 17. Jahrhundert », *Trier theologische Zeitschrift* (avril-juin 1980), pp. 100-117; Jacques SOLÉ, « Le débat de 1685 entre Jean Leclerc et Richard Simon », in *De la mort de Colbert à la révocation de l'édit de Nantes : Un monde nouveau ?*, XIVe Colloque du Centre Méridional de Rencontres sur le XVIIe siècle, éd. Louis GODARD DE DONVILLE et Roger DUCHÊNE (Marseille, 1985); Miriam YARDENI, « La vision des juifs et du judaïsme dans l'œuvre de Richard Simon », *Revue des Etudes juives*, 129 (1970), pp. 179-203.

5. V. notre « Etienne Fourmont, *philosophe* in disguise ? », *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, 102 (1973), pp. 65-119.